

Une lettre de Jacques sur la naissance du temps des humains

Épisodiquement, tous les deux ou trois ans, nous recevons une lettre de Jacques, un ami « néo-rural » qui vit caché avec sa compagne, ses chevaux et ses poules, dans un repli de colline au bord de l'eau qu'on ne vous dira pas. Il n'est pas venu là pour être envahi de touristes alternatifs. On s'est connu par son cheval, un fort et splendide cheval blanc qui nous avait accompagnés, nous et une cinquantaine d'autres, lors de l'occupation du centre de traçabilité de Valence, en novembre 2009¹. Mais c'est surtout sa compagne qui s'occupe de la traction animale ; lui, c'est plutôt les poules.

« Néo-rural »... oui, depuis cinq décennies. Beaucoup moins « néo » que les universitaires qui viennent de découvrir « le retour à la terre » et l'autosubsistance dont parlait Pierre Fournier en 1972², et Charles Fourier en 1822 (*Traité de l'association domestique et agricole*) ; quand il était peut-être encore temps d'en parler. Mais on reste un « néo » tant qu'on n'a pas des générations d'anciens au cimetière et cela n'a rien d'injuste. Être paysan, c'est connaître son pays. Les « vieux du village », les archéo-ruraux, n'ont plus que cette fierté ; des morts au cimetière, ceux qui ont vécu le village un siècle ou plus. On ne parle pas des *cumulards* qui ayant racheté les terres des morts avec l'argent du Crédit agricole – un ou deux par village – ont muté en ravageurs agro-industriels.

Jacques devrait bien faire un livre, mais ça tombe mal, il n'est pas chercheur au CNRS, ni diplômé de philosophie. Juste un prolo soixante-huitard, ayant lu Giono et Lanza del Vasto, ces ouvriers d'horizons qui ont envoyé beaucoup de prolos soixante-huitards à la campagne. Nous on a de la chance, il nous écrit parfois, et même par la Poste, sur du papier. Il nous a même invités une fois à une causerie avec ses voisins, dans son canton. Il faut dire que l'in vraisemblable connexion Internet qu'il a bidouillée ne fonctionne pas toujours – pas souvent. Mais on le soupçonne d'être un peu « réactionnaire » - on sait de source sûre qu'il est aussi antinucléaire que nous – même par 40° dans la cuvette grenobloise. C'est vous dire.

Comme il fait vraiment trop chaud pour travailler et qu'il a du temps à l'ombre, il répond cette fois aux « Lettres du professeur Bonobo³ » et aux *Enfants de la Machine*⁴. C'est-à-dire aux textes que nous avons consacrés, nos amis et nous, à l'eugénisme transhumaniste et à la reproduction artificielle de l'humain. Ça l'a fait rêver, Jacques. On vous dit, il a le temps, il est à l'ombre. Ces textes lui ont fait penser « de son temps », à la naissance de ses filles, comment ça se passait déjà ?... Comment ça se passait du temps que les humains *naissaient* au lieu d'être fabriqués en labo... Pfff, c'est loin tout ça. On était jeunes avec Cécile... Alors, il nous a écrit ce petit récit, « pour vous amuser », dit-il. Et nous, on le publie comme un document. Comme des anthropologues revenant d'un « terrain » chez une peuplade en voie d'extinction (de « modernisation »). Juste pour mémoire, pour référence ultérieure. Pour les « générations

¹ Cf. Occupation du Pôle Traçabilité de Valence,

https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=223

² Cf. éditorial du n°1 de *La Gueule Ouverte*

³ Cf. « Lettres simiesques à l'illustre Professeur Flappi », par le professeur Bonobo, https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1815

⁴ Cf. Parution des *Enfants de la Machine*,

https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1765

futures ». Vous verrez, les chercheurs et les universitaires alter-écologistes finiront par se pencher sur la perte et la réappropriation de ce « savoir-faire » : les bébés faits maison, suivant des méthodes ancestrales, conviviales et vernaculaires ayant fait leurs preuves depuis l'émergence des hominidés. Avant que la fécondation en labo, l'amélioration génétique et la gestation en utérus artificiel ne deviennent la norme, au même titre que l'usage du *smartphone*. Ça va vite, vous savez. Déjà une naissance sur 25 par an résulte de l'industrie « procréatique ». Et la proportion, l'offre et la demande, augmentent sans cesse. Vous souvenez-vous de quand il n'y avait qu'un Français sur 25 à posséder un « téléphone portable » ?

Pièces et main d'œuvre
Grenopolis, le 18 août 2023.

Bonjour à vous,

En lisant les dernières lettres simiesques au pseudo professeur Flappi, j'étais tenté de simplement faire un petit mot pour encore et encore vous remercier. Et, « bloqué » par l'écrasant soleil des après-midis, j'ai relu le recueil « Les enfants de la machine ». L'idée lentement a émergé de vous raconter, non pas ma naissance mais celles de mes deux filles nées toutes les deux dans les années soixante et dix.

Vous connaissez l'endroit où désormais je vis. Ce choix d'une vie d'une relative simplicité découle déjà de ces années-là.

A l'époque, nous avions, ma compagne et moi acquis une petite maison qui aurait enthousiasmé Blanche-neige si elle s'était égarée dans ce coin de l'Aveyron. Cette maison, sans électricité mais nantie d'un puit, était perdue dans un taillis qui n'était certes pas tout à fait un bois. Elle était dissimulée au bout d'un kilomètre environ d'un chemin non carrossable. Du moins pour ceux qui auraient craint d'éborgner leur voiture aux branches des châtaigniers et chênes qui nous faisaient une haie d'honneur. Ou, autres dangers, ces cailloux traitreusement dissimulés qui se prenaient pour des récifs ayant la possibilité de crever tout carter moteur passant à leur portée, comme ils l'auraient fait d'une coque de bateau. Hormis les jours de pluie et l'hiver qui rendait le parcours effectivement impraticable, nos véhicules anciens et notre goût pour la conduite sportive palliaient ces dangers.

Les Aveyronnais, je ne manque jamais de le dire, tout au moins ceux de ce coin et de cette époque, étaient de modestes paysans aimables et très bienveillants. Vraiment très bienveillants. Quoique perçus comme des « zipis » qu'en quelque sorte nous étions, ces paysans nous firent bon accueil et ne se défaussèrent jamais de cette gentillesse. (Leurs enfants avaient déserté le pays pour d'infâmes banlieues (inavouable) et nourrir les besoins d'Edf, de la Poste et autres structures administratives).

Faute de pouvoir être nous aussi paysans, nous tirions nos ressources d'un petit artisanat sans prétention. Ces choix de soixante-huit ne nous étaient pas venus d'une pensée militante hautement intellectuelle. Ni moi, ni ma compagne n'avions fait d'études. Prolos déserteurs nous qualifierait mieux. Mais Giono et Lanza Del Vasto ont été catalyseurs. Bref ! La simplicité volontaire était motrice.

J'en viens aux naissances. Mais avant, dire un mot du désir d'enfant. Cette maison est rapidement devenue le noyau de ralliement de copains, amis et personnes de rencontre. Parmi ces amis certains avaient des petits qui nous étaient confiés lors d'aléas divers (un couple traversé d'orages). C'est ce partage de vie avec ces jeunes enfants qui quelques années plus tard, arracha la décision qui fut plus celle de ma compagne mais mon consentement était sans réserve.

Compte tenu de ce qui est décrit plus haut, une fois les choses engagées, vous comprendrez que nous n'étions guère enclins à nous soumettre à un quelconque contrôle administratif. Pas de visite prénatale, ni processus donnant lieu à versement de primes diverses mais toutefois la rencontre d'une sage-femme qui donnait des cours et préparait les femmes à l'accouchement. Nos interrogations nous firent découvrir le livre de celui qui inspira Michel Audant, Frédéric Leboyer, *Cette lumière d'où vient l'enfant*. Cette lecture nous fit prendre conscience de l'importance que nous devons donner à ce moment crucial qu'est la naissance. A vrai dire, nous avions jusqu'à là abordé la vie avec une certaine désinvolture.

Nous ne pensions pas à l'accouchement à la maison. Dans la ville où résidait la sage-femme dont je parle plus haut, se trouvait une clinique qui acceptait les préconisations de Leboyer-Audant. Quoique distante d'une cinquantaine de kilomètres, c'est là que nous irions le moment venu.

Ce jour-là est advenu par surprise. Je bidouillais au cul d'une coccinelle qui demandait quelques réparations. Sortant des entrailles de la voiture, noir de cambouis, et allant me désaltérer, je croisais Cécile ma compagne qui avait fait un ménage « d'enfer » et du coup se plaignait d'un léger mal de dos.

Mi-riant, mi-sérieux je lui suggère que peut-être elle a inconsciemment préparé le nid. Dans la foulée, je lui propose d'aller tranquillement avec l'inénarrable combi Volkswagen sommairement aménagé vers Albi et si les choses se précisent, nous serions sur place. Toilette sommaire, la nuit est tombée, nous sommes en septembre, nous roulons paisiblement.

En traversant un bourg, dans la lueur des phares j'entrevois une plaque de cuivre signalant un médecin. Pourquoi pas lui demander un avis ?

Là les choses soudainement ont pris une autre tournure. Le médecin, du genre pète-sec nous prit à partie en nous traitant d'inconscients. « On lui voit les cheveux ! » dit-il ! Dans la foulée le voilà qui embarque Cécile dans sa voiture en lui demandant de ne pas saloper sa banquette et j'ai juste le temps de lui demander où ils s'en vont qu'ils disparaissent. Le combi n'est pas à proprement parler une voiture de course. J'ai été distancé ! Arrivé à la clinique qui n'était pas celle que nous avions prévue j'ai pu gagner la salle d'accouchement. Je m'y suis imposé ! L'ambiance était « classique », salle blanche, lumière violente et un certain stress. Ambiance médicale ! Le décalage entre eux et nous était criant. Cécile était calme, eux non ! « Poussez Madame ». Cécile n'était pas en phase de contraction... Moi je lui disais : « Si tu le sens pas, tu pousses pas ». Ils étaient au bord de l'énervement. La situation était certes singulière. J'étais encore maculé de cambouis et je touchais Cécile en lui murmurant des gentilleses. Eux voulaient agir. Soudain, dans ce calme tendu, les contractions ont repris et l'enfant est sorti comme une lettre à la poste. Eux, voulaient saisir le bébé, couper le cordon, tous ces gestes techniques et moi je m'y oppose... On pose l'enfant sur le ventre de la mère et on se calme. Bref je tentais d'introduire un peu de sérénité dont pourtant je n'étais pas porteur et d'appliquer malgré tout ce que nous avions découvert dans nos lectures. Après les choses ont suivi leur cours. Lavage, gouttes dans les yeux, habillage et arrivée dans une chambre.

Au matin, l'ambiance était cordiale. Ils nous ont expliqué qu'ils étaient effectivement stressés parce qu'au moment où Cécile est arrivée, ils s'apprêtaient à installer une femme qui commençait le « travail ».

Ils ont congratulé Cécile parce que de leur point de vue ça s'était très bien passé.

Nous n'avions pas la sécu. De ce fait, du point de vue du coût, nous ne voulions pas rester dans la clinique au-delà du strict nécessaire. Du coup, il ont inscrit la naissance au 15 alors que la petite Julie était née le quatorze. Nous avons conservé la chambre deux jours. Et nous avons déclaré la naissance en nous présentant tous les trois devant le fonctionnaire qui, dit-il, n'avait jamais vu ça.

Pour la petite histoire ; Il y avait dans la chambre une autre femme dont l'enfant pleurait beaucoup. Cette femme regardait son bébé comme une chose étrange. L'infirmière lui parlait en lui demandant de lui donner le sein. « Vous avez bien vu dans la ferme chez votre mari des veaux

téter les mamelles de la vache ? Et bien c'est pareil ! » La femme imperturbablement se contentait de regarder dans le vide et laissait cette pauvre petite chose pleurer...

La deuxième naissance.

Ignares comme nous étions, nous pensions qu'une mère qui allaite son bébé ne peut immédiatement tomber enceinte. C'est idiot ! C'est faux ! Six ou sept mois après, à nouveau voilà Cécile enceinte. Certes nous envisagions de vivre avec deux enfants mais peut-être pas si vite. Bien sûr, la question dès lors ne se pose plus, nous acceptons l'évènement et cette fois, pensons-nous, l'accouchement se fera à la maison. Toutefois conscients du degré de confort sommaire de notre mesure, nous trouvons des copains dont le lieu de vie est plus en conformité avec les critères conventionnels. Ce couple sera absent dans les dates et nous cédent volontiers leur maison.

Mais rien ne devait se passer comme prévu. Alors que nous étions déjà installés dans l'habitation de ces copains, les voilà de retour de leur voyage foireux. Un conflit entre eux ne nous laisse même pas envisager une cohabitation provisoire. Nous voilà de retour chez nous. Une maison sans confort, un accès problématique... Comment un médecin accepterait de nous soutenir dans notre choix. Nous cherchons, nous trouvons, nous fonçons c'est sûr !

A l'époque pas de téléphone non plus. Je prépare quand même une voiture, une vaillante 404 break, pour un départ précipité si un problème survient. La médecin dit qu'elle sera là le jour dit. Elle nous confie un matériel de premier secours que je dispose dans la voiture.

Nous sommes fin mars. Le temps est superbe. Soleil caressant, air doux, les oiseaux... l'herbe pris sa couleur tendre. Ça bourgeonne... Nous sommes au début de l'après-midi. Cécile se promène. Une image d'Épinal... Soudain nous avons de la visite. (certes prévue mais les aléas...)

Un couple d'amis, leurs jeune fils et Mireille qui est jeune médecin. (Super ? Non ?) La naissance ne s'est pas encore produite. Ah ! Elle pensait... Elle n'a jamais participé à un accouchement... Elle a peur... Mais ils sont là ! Avec Alain je peaufine une installation électrique en stationnant mon petit tracteur Pony contre un mur de la maison. Partant de la batterie nous tirons des fil pour alimenter une ampoule de feux arrière. Cette lumière, c'est Byzance. Ordinairement c'est la lampe à pétrole ou la lampe à carbure à la belle lumière mais capricieuse et aussi les bougies. Le temps passe ; La médecin qui s'était engagée à venir ne vient pas. Il est quinze heures... Ça y est ! Branle-bas de combat ! Comme dans les westerns, du linge, de l'eau chaude... Nous voilà tous dans la chambre y compris Jul et Elie, le fils de nos amis. Tout va très vite ! C'est moi qui réceptionne la petite, c'est une fille ! J'ai failli la faire tomber. Le mucus qui la recouvre est très lubrifiant. Elle glisse, je la rattrape ... La voilà sur le ventre de sa mère. Elle couine doucement.

Tout est paisible. La suite est simple et formidable. Une toilette légère, Cécile se lève. Le bébé s'endort. Il est seize heures. La nuit tombe. Nous faisons un gueuleton. Cécile est à table avec nous. Charlotte la bête est paisible dans son couffin. Cette petite, dès la première nuit a fait toutes ses nuits. (Ce qui jamais ne fut le cas de sa sœur aînée)

Une fois encore à la mairie nous avons provoqué l'étonnement. Il y avait plus de trente ans que ce livre d'état civil n'avait été ouvert pour y inscrire une naissance...

Ce récit, à l'arrache, n'est que d'une seule voix. La relation avec Cécile s'est rompue bien plus tard, alors que nos filles étaient « grandes ». Je n'ai plus guère de nouvelles, hormis celles qu'incidemment me donnent les filles. Un récit à deux voix auraient probablement une autre tonalité du fait que, à l'évidence, (est-il besoin de le dire) ses souvenirs, sa perception sont probablement sensiblement différents des miens perçus de l'extérieur.

Et encore pour la petite histoire : Charlotte est à son tour devenue médecin et a conservé une relation amicale et suivie avec ma copine médecin que moi, je ne vois plus...

Avec l'espérance que ce récit vous amusera,

Amicalement,

Jacques